



*Reims, France*

La cible était tellement convaincue de son invincibilité que Sam Fisher n'eut aucun mal à la dénicher, et encore moins à décider de la meilleure méthode pour la cueillir. Remarquez, ce Romain Doucet n'était pas le pire des boulots qu'il ait eus. Tant s'en faut. En revanche, il était en bonne position sur sa liste des « déchets de l'humanité ».

Depuis une heure déjà, Doucet était entouré de sa clique sur les gradins d'un terrain de basket près de la rue Voltaire, à l'ombre de la cathédrale Notre-Dame. Physiquement, le Français était impressionnant : près de deux mètres, cent trente-cinq kilos, le corps d'un type qui soulève de la fonte. Par opposition, son style petite frappe de banlieue en survêtement bleu pastel et chaînes en or n'avait rien de transcendant.

Fisher, qui sirotait son café et lisait un numéro de *L'Hebdo du vendredi*, observait la scène, essayant de deviner les sujets de conversation d'un type comme Doucet. À en juger par les rires gras et les yeux lascifs de ses cinq compatriotes, la moindre femme qui passait

sur le trottoir faisait les frais de ses propos. Il n'en saisisait que des bribes, mais les commentaires de Doucet étaient surtout de nature anatomique. Normal. En fait, c'était l'incapacité de Doucet à maîtriser ses impulsions qui l'avait mis dans son collimateur.

Romain Doucet se prenait pour une sorte de mafioso plein d'avenir, même si ses crimes étaient pour la plupart des vols et cambriolages avec usage de la force. Mais sa bande était fidèle, et les habitants de son quartier, apeurés, de sorte qu'il ne manquait jamais d'alibis, ce qui était malheureusement le cas dans le viol récent de la fille de quinze ans d'un homme du quartier.

Bien sûr, la police avait enquêté, mais sans preuve médicolégale, et, grâce à des témoins le plaçant ailleurs au moment du délit, le procureur de la ville avait dû abandonner les charges. Le père de la fille ne pouvait pas l'accepter, et le bruit avait vite couru qu'il paierait pour qu'on le venge. Toutefois, la criminalité n'était pas très élevée à Reims ; les rares postulants qu'il avait reçus n'avaient pas été à la hauteur de la tâche.

Quant à Fisher, ayant au cours de l'année passée compris que le boulot de mercenaire était une suite de périodes d'abondance ou de famine (trop souvent cette dernière), il avait accepté l'affaire. À tout autre moment, il l'aurait volontiers fait gratuitement, pour la simple raison que Doucet le méritait, mais les hommes comme Fisher n'étaient pas connus pour leur sentimentalisme, et il n'osait pas en faire preuve aujourd'hui.

De plus, les cinq mille euros couvriraient ses dépenses de la semaine à venir au moins, jusqu'à ce qu'il perçoive son paiement suivant de son ami allemand. Mais, ce qui l'intéressait le plus, c'était l'une des activités annexes de Doucet : le vol d'identité. Si on savait où chercher, on pouvait assez facilement trouver de l'argent, mais pas sans documents d'identité passables. Et, pour ce qu'il

s'apprêtait à accomplir dans le prochain mois, il lui en faudrait pas mal.

Rodolphe Vernier avait passé trente-deux ans à se bâtir une fortune avec une chaîne de brasseries chics à Paris et Marseille avant de prendre sa retraite en 1999 et de confier l'entreprise à ses fils. Veuf, il s'était retiré à Reims, où il avait rencontré son épouse actuelle. Peu après leur mariage, Vernier avait adopté la fille de sa femme, Marie. Il l'aimait comme sa propre fille, avait-il dit à Fisher lors de leur première rencontre, et, s'il n'avait pas été aussi âgé et aussi connu, il se serait volontiers chargé lui-même de Romain Doucet. De toute autre personne que lui, Fisher y aurait vu de la vantardise, mais, devant le regard dur et triste de Vernier, il savait que l'homme disait la vérité.

— Vous l'avez trouvé ? lui demanda-t-il.

Ils étaient assis sur la terrasse pavée du jardin de Vernier, près d'une fontaine où un chérubin joufflu en marbre recrachait en l'air un mince filet d'eau.

— À l'endroit que je vous avais indiqué ?

— Je l'ai trouvé, répondit Fisher en français.

Il portait un déguisement, pas très bon, mais suffisant pour que Vernier ne puisse donner une description trop précise de lui : casquette pour masquer ses cheveux hérissés, lunettes noires et barbe de cinq jours.

— Vous pouvez le faire ? demanda Vernier.

— Oui. Mais je ne le tuerai pas.

— Quoi ? Pourquoi ? Si c'est une question d'argent...

— Non, ce n'est pas ça. Ni vous ni moi n'avons besoin d'ennuis. Si vous amomez un homme qui le mérite, la police sourira discrètement ; si vous *tuez* un homme – même s'il le mérite – les procureurs obligeront la police à faire son travail. Croyez-moi : quand j'en aurai terminé, Doucet ne sera jamais plus le même.

Vernier réfléchit, puis opina.

— Vous voulez une partie du paiement maintenant ?

— Non.

Une fois encore, Fisher sentit un pincement de culpabilité : s'il n'en avait pas eu besoin pour sa mission véritable, il aurait dit à Vernier de garder son argent. S'occuper de Doucet était un service d'intérêt général nécessaire. Quoi qu'il en soit, il indiqua à Vernier quand et où déposer la somme.

— Quand le boulot sera fait, je passerai le prendre. Comment s'en sort votre fille ?

Vernier haussa les épaules.

— Un peu mieux, du moins, c'est ce qu'on croit. Elle voit un thérapeute. Elle a commencé à nous parler, à s'intéresser à des choses. Je tiens à vous remercier pour...

— Remerciez-moi en m'oubliant. Oubliez-moi. Oubliez que vous m'avez engagé pour faire ce boulot. N'en parlez à personne. Ne vous vantez pas. Pendant les vingt-quatre prochaines heures, sortez avec votre famille, qu'on vous voie. Vous avez compris ?

— Un alibi.

— Oui.

Vernier étudia Fisher pendant quelques secondes.

— Vous n'allez pas me menacer ? Me dire de ne pas parler à la police ?

Fisher fit un sourire glacial.

— Vous ne direz rien à la police.

— Non, je suppose que non.

Fisher ne le quitta pas des yeux jusqu'à ce qu'il confirme :

— Je ne dirai rien.

— Des policiers viendront vous voir, vous poseront des questions. Ne donnez pas trop vite votre alibi. Laissez-leur faire leur boulot sur le terrain. Dites-leur que vous n'êtes pas désolé de ce qui est arrivé à Doucet, mais que vous, votre femme et votre fille essayez juste de continuer

à vivre. Tout le monde vous croira responsable pendant un certain temps. Tenez-vous-en à votre histoire, et ça passera. Compris ?

— Je comprends.

— Regardez les nouvelles dimanche. Déposez-moi la clé plus tard ce soir. Je passerai récupérer l'enveloppe.

Sur les instructions de Fisher, Vernier avait laissé une enveloppe en kraft contenant l'argent dans un casier qu'il avait loué dans une auberge du coin. Une fois certain que Fisher aurait effectivement fait son boulot, Vernier laisserait la clé sous une mangeoire à oiseaux du jardin.

Fisher se leva et tendit la main au Français.

— Bonne chance.

— Vous aussi.

Doucet et sa bande de cinq petites frappes avaient regardé trop d'épisodes des *Sopranos*, et la trilogie du *Parrain* une douzaine de fois de trop peut-être, allant jusqu'à avoir leur propre club/loft : un entrepôt en tôle ondulé de deux cent trente mètres carrés dans une zone industrielle en grande partie abandonnée de la banlieue ouest de Reims. Tous les soirs de week-end, après avoir fait la tournée des bars en ville, ils revenaient là – parfois accompagnés de femmes qu'ils avaient levées, mais le plus souvent seuls –, où ils buvaient et se mettaient devant de mauvais films de kung-fu jusqu'à l'aube.

Fisher les suivit à pied pendant une heure, assez longtemps pour s'assurer qu'ils ne dérogeaient pas à leur virée routinière du samedi soir, puis revint à sa voiture et repartit vers la zone industrielle. Il trouva une place à huit cents mètres de l'entrepôt, parcourut le reste à pied en faisant un tour complet des ruelles voisines, des plus éloignées jusqu'aux plus proches, jusqu'à l'abri repéré plus tôt. Il était presque 11 heures, et le coin était plongé

dans le noir et le silence. Il trouva le bosquet qui longeait la rampe de chargement de l'entrepôt et s'installa pour attendre. Il avait le temps de cogiter.

En l'espace d'un an, sa vie avait pris une tournure tragique. Il s'y était attendu, oui, mais l'adaptation avait été plus difficile que prévu. *Avant...*, *maintenant*, se dit-il. Avant : un soldat en missions secrètes, un agent d'élite du Troisième Échelon, la branche opérationnelle top secret de la NSA. Maintenant : un mercenaire apatride.

Un meurtrier. Non, pire encore. Il avait trahi et assassiné un de ses plus anciens et meilleurs amis : Lambert. Rien de tout cela ne paraissait réel, comme dans un film qu'il avait vu il y a longtemps et dont il ne se souvenait que de manière confuse.

Un jour, peut-être, la vérité sortirait, et la situation serait jugée autrement, mais, en tout cas, ce jour n'était pas encore arrivé, et peut-être ne viendrait-il jamais. Pour l'instant, il allait s'occuper de sa tâche suivante et continuer à chercher la lumière au bout du tunnel. À cette pensée, il sourit. Comment disait-on déjà ? « Attention à ce que la lumière au bout du tunnel ne soit pas un train. »

Un roulement de tonnerre gronda dans le ciel, suivi quelques instants plus tard d'un éclair au sud. Une petite pluie se mit à tomber, crépitant sur les feuilles autour de lui. Il releva sa capuche sans cesser son observation.

Peu après 1 heure du matin, le Citroën Jumper de Doucet, peinture blanche rouillée, enjoliveurs absents, entra dans l'allée qui longeait l'entrepôt et la remonta jusqu'à la raquette de retournement derrière le quai de chargement. Dans un faible crissement de freins, le Jumper s'arrêta à vingt mètres de la cachette de Fisher. De l'intérieur lui provinrent des rires et des cris. Pour autant qu'il pût en juger, aucune voix féminine. La porte latérale du Jumper coulissa, et la bande de Doucet

dégringola, chacun négociant tout juste le pas jusqu'à la route. Ça allait être vraiment trop simple, se dit Fisher. Au cours de sa semaine de surveillance, il n'avait pas vu d'armes, mais des couteaux et des matraques à la pelle.

Les deux actes de violence dont il avait été témoin – des passages à tabac collectifs de passants pour des affronts, réels ou imaginés – lui avaient confirmé ce qu'il pensait : Doucet et sa bande étaient des brutes, mais ils savaient aussi se battre. Peu importe. Bons ou non, ça ne suffirait pas ce soir, et il n'avait pas l'intention de laisser l'affaire dégénérer en bataille, du moins pas à la loyale. Ça n'existait pas dans ce métier.

Doucet sortit du fourgon. Malgré la pluie glaciale, il portait un pantalon de survêtement Nike en nylon rouge et un tee-shirt blanc moulant qui mettait ses muscles en valeur.

— Hé ! André, va ouvrir cette putain de porte ! hurla-t-il.

André se hâta de grimper les marches du quai jusqu'à la porte. Il leva les yeux, vit la veilleuse que Fisher avait préalablement débranchée et la tapota du doigt. La lampe refusa de s'allumer. Autre tapotement. Toujours rien.

— André !

Doucet approcha des marches en titubant.

— T'occupe pas de ça !

André parvint à ouvrir, et Doucet entra, suivi par les autres.

Fisher leur donna dix minutes pour s'installer, attraper quelques bières fraîches et lancer le film de kung-fu du soir sur la chaîne payante. Puis il ôta son sac à dos et récupéra les deux planches de cinq sur dix qu'il avait fourrées sous un tas de feuilles plus tôt dans la journée. Il suivit la voie jusqu'à la façade du bâtiment et coinça la première planche sous la poignée de la porte d'entrée,

revint derrière et en fit autant avec celle du quai de chargement. Il retourna vers les arbres et récupéra son sac.

En haut de la rampe de chargement, il se hissa sur la rambarde, puis, une main appuyée sur le mur, se pencha jusqu'à l'énorme climatiseur en panne fixé au mur arrière de l'entrepôt. Quand il se fut assuré une bonne prise sur l'appareil, il ôta son pied gauche de la rambarde pour le poser sur un rebord en saillie du climatiseur. Puis il se hissa sur l'appareil. Il ne restait qu'une courte ascension par l'échelle de service jusqu'au toit. Il traversa la tôle ondulée à pas feutrés et parvint à la lucarne.

Elle aussi, il l'avait déjà repérée. Il l'avait trouvée non verrouillée, mais, comme les charnières couinaient, il avait mis quelques gouttes de graisse au silicone d'un petit tube à rabat. Il s'allongea, appuya son oreille contre la tôle et écouta : des rires et, dans le fond, des cris mélodramatiques d'arts martiaux et une bande-son métallique.

Il releva la lucarne, la reposa sur le toit, glissa ses jambes à l'intérieur, tâtonnant du pied droit jusqu'à ce qu'il trouve un barreau d'échelle. Il descendit un peu, leva la main, rabaissa la lucarne, puis continua jusqu'au sol. Il se trouvait dans un placard jouxtant la salle de bain. Le propriétaire précédent avait transformé l'étage administratif de l'entrepôt, qui occupait un tiers de l'espace du fond, en un appartement ouvert surplombant à présent le club de la bande de Doucet : un assortiment de fauteuils et de canapés déchirés regroupés autour d'un écran télé LCD de cinquante pouces.

Fisher pressa l'oreille contre la porte. Personne dans la salle de bain. Il ouvrit, prit le temps de graisser les charnières, dépassa les toilettes et le lavabo à sa droite et entrebâilla la porte vers l'extérieur ; elle ne broncha pas.

Droit devant lui, une rambarde d'acier à hauteur de taille courait sur toute la largeur du loft jusqu'à un esca-



lier le long du mur opposé. À sa droite, une petite cuisine, un coin repas et une buanderie, chaque pièce séparée par un drap de lit jaune moutarde en tenture. La largeur du loft était divisée tous les trois mètres par des portiques.

*Bing.* Une assiette. Il se figea.

Il vit apparaître un des hommes de Doucet – Pierre, semblait-il – oscillant de droite à gauche. Il dévala l’escalier et disparut. Fisher avança le long du parapet et regarda par-dessus la rambarde. La bande au complet était réunie, toujours fin saoule et à l’évidence fasciné par le film, grognant quelques injures aux personnages, se levant pour imiter un coup de pied ou de poing particulièrement plaisant.

Fisher regagna le placard, prit dans son sac ce qu’il lui fallait, tira la porte sans la fermer totalement. À la nature de faire son œuvre maintenant.

Il n’eut pas longtemps à attendre. Dix minutes plus tard, il entendit le martèlement de pieds dans l’escalier. Dix secondes après, la porte de la salle de bain s’ouvrit. Dans l’espace entre le jambage et le placard, il vit entrer celui qui s’appelait Louis. Il laissa l’homme se mettre en position devant la cuvette, ouvrit la porte, sortit et le frappa derrière l’oreille avec une matraque de plomb et de cuir. Louis s’effondra.

Fisher l’attrapa par le col et le déposa sans bruit sur le sol. Il lui lia en vitesse mains et pieds avec des bracelets en plastique, puis tira la chasse, fit couler l’eau du robinet quelques secondes et se rendit dans la cuisine.

Il ouvrit la porte sous l’évier, s’agenouilla, passa la tête dans le placard et cria dans un français guttural :

— Hé ! Pierre !

Aucune réponse.

— Hé ! Pierre !

— Quoi ?

— Viens me filer un coup de main. Y a un truc qui cloche avec l'évier !

Des pas résonnèrent dans l'escalier, puis sur le sol et dans la cuisine. La tête toujours dans le placard, Fisher sortit sa main et fit signe à Pierre d'avancer. L'homme s'agenouilla à ses côtés, et, comme il glissait sa tête à l'intérieur, Fisher tira son couteau Gerber Guardian de dix-huit centimètres et lui mit la lame sous la mâchoire.

— Pas un mot, murmura-t-il, ou je te tranche la gorge. Hoche la tête si tu as compris.

Pierre opina.

— Quoi qu'il arrive, tes amis ne seront pas assez rapides pour te sauver. Pigé ?

Nouveau hochement.

— On va se lever et aller dans la salle de bain. Doucement, et pas un bruit, allez...

Fisher le redressa et le poussa vers la salle de bain. Quand Pierre vit la forme prostrée de Louis, il se raidit et tenta de se retourner, mais Fisher avait déjà brandi sa matraque. Pierre s'affaissa dans un grognement par-dessus son ami. Il les attacha ensemble, mains et chevilles menottées enchevêtrées.

*Et de deux. Plus que trois.*

Si cette mission avait eu l'aval du Troisième Échelon, il aurait eu pour procédure opérationnelle standard l'anonymat avant tout : propre, net et sans bavure. Mais, dans le cas présent, le maître mot était « désorganisation ». Romain Doucet allait comprendre, de la manière forte, la loi de cause à effet.

Fisher ne chercha pas à se cacher en descendant l'escalier. Même ainsi, il était presque parvenu en bas avant que Doucet le remarque.

— T'es qui, toi ?

— Le releveur de compteurs.

— Hein ?

— Le recenseur.

Doucet et les trois autres – Georges, Aubin et André – étaient debout à présent.

— Comment t'es entré ?

C'était Aubin qui avait parlé. Le haut de son oreille droite manquait ; à voir la forme de croissant, on aurait dit qu'il avait affronté Mike Tyson.

Fisher contourna le groupe par la gauche, un canapé entre eux. Il ne quittait pas Doucet des yeux. Personne ne bougerait sans un signe de lui.

— Je répète : comment t'es entré ?

— C'est Pierre et Louis qui m'ont laissé entrer. Tu peux le leur demander toi-même quand ils se réveilleront.

Quatre paires d'yeux se levèrent vers l'étage avant de se reposer sur Fisher.

Que Doucet continue à parler au lieu de passer à l'attaque lui indiquait qu'il ne savait pas comment gérer une situation incertaine. Cet étranger effronté dans sa maison avait perturbé l'ordre des choses. Interrompu son samedi soir.

— Tu fais une grosse erreur, ducon, grogna Doucet. Tu sais pas qui je suis ?

— À part une ordure, tu veux dire ? Non, je ne vois pas.

— T'es mort ! Georges, appelle les autres et fais-les venir ici. On va avoir besoin d'aide pour enterrer ce type.

Georges sortit son portable de sa poche et composa le numéro. Il regarda l'écran, fronça les sourcils.

— J'ai pas de signal.

Fisher tira une boîte noire de la taille d'un paquet de cigarettes de la poche de sa veste et la leur montra.

— Un brouilleur de signal GSM. Une portée de neuf mètres environ. Vous aurez peut-être plus de chance dehors.